

j'aimais à regarder en face Jupiter fulgurant, *caeli tunentem*, sans le braver ni le craindre.

Croyez-vous que je fusse là en savant ou en artiste ? Pas plus l'un que l'autre. Je ne déciderai point lequel des deux est le plus digne de mon admiration, du peintre qui se fait attacher au grand mât d'un navire pour mieux saisir l'ouragan, ou du physicien qui reconnaît et enchaîne la foudre ; du paysagiste qui me montre sur un mètre carré de toile une vue des Alpes, ou de Sanssüre qui calcule, à quelques toises près, la hauteur du Mont-Blanc.

Ce que je sentais dans ma contemplation solitaire, était autre chose. La foudre, me disais-je, et son tonnerre, les vents, les nues, la pluie, c'est encore moi. . . . A Besançon, les bonnes femmes ont l'habitude, quand il éclaire, de se signer. Je croyais trouver la raison de cette pratique pieuse dans le sentiment que j'éprouvais, que toute crise de la nature est un écho de ce qui se passe dans l'âme de l'homme.

Ainsi s'est faite mon éducation, éducation d'un enfant du peuple.

PROUDHON.

## L'EGLISE ET LE SAINT - SIEGE

Bien des cœurs généreux sont tourmentés par la dualité existant entre les différentes églises qui représentent l'idée religieuse, et les conquêtes de la science et de la pensée modernes. A mesure que ces dernières poursuivaient leur chemin, indépendamment de l'idée religieuse, le manque de celle-ci se faisait cruellement sentir. La science, l'art, ne satisfaisaient plus leurs adeptes ; quelque chose en l'homme protestait, réclamait ; l'être demandait à être complété.

D'abord latent et timide, ce désir de continuation entre la religion et la pensée moderne ne tarda pas à se manifester chez ceux qui avaient éprouvé un vide que ni l'art ni la science ne pouvaient combler. Chez certains ce désir se manifesta par un idéalisme vague, un mysticisme incolore ; chez d'autres, il prit une forme plus concrète et revêtit celle d'une réconciliation possible entre la religion, représentée pour la majorité par l'Eglise catholique et les penseurs. Mais, après l'étude des obstacles qui empêchaient cette réconciliation on reconnut bientôt que l'Eglise devait faire des concessions.

M. Henry Bérenger, qui, avec tant d'autres de la génération actuelle, a rêvé le retour à l'idée religieuse, vient de formuler dans la *Revue Bleue* les conditions de l'accord entre l'Eglise et le Siècle. Le jeune écrivain a pris pour texte le livre de l'abbé Klein, qui est la traduction des conférences de Mgr Ireland : *L'Eglise et le Siècle*.

M. Bérenger commence ainsi :

L'Eglise catholique prolonge depuis trois cents ans contre l'esprit moderne une guerre sans merci ni trêve qui a couvert de sang et de ruines la vieille Europe. La Renaissance, la Réforme et la Révolution ont marqué les victoires de l'esprit moderne : la révocation de l'édit de Nantes et la Sainte-Alliance ont marqué les revanches de l'Eglise. Mais chacun des progrès de la lutte a été pour le catholicisme une décadence. Des nations entières ont rejeté son joug ; d'autres l'ont à demi brisé ; la philosophie et la science ont, loin de son ombre, grandi jusqu'à l'étouffer ; un jour enfin est venu où les monarchies absolues en qui l'Eglise avait mis sa force l'ont entraînée dans leur chute.

Suit un tableau des résistances du catholicisme contre l'esprit moderne, et de sa lutte contre le siècle, lutte qui eut la France pour principal champ de bataille.

" Mais ni les hommes ni les dieux eux-mêmes ne peuvent embarras l'irrésistible. Le catholicisme, frappé de déchéance spirituelle par les penseurs, s'est vu déserté chaque jour davantage par le peuple. Vainement il offrait encore à l'humanité la beauté de son culte, l'encens de ses fêtes et l'éblouissement de ses promesses, le charme était rompu. L'exégèse enlevait à l'Eglise les philosophes, comme le socialisme lui enlevait les multitudes."

Cependant, dit ensuite M. Bérenger, notre génération aura vu s'accomplir, entre l'Eglise et le siècle, un essai de rapprochement qui mérite la considération. L'écrivain fait ici allusion aux efforts de Léon XIII et du cardinal Lavigerie. " Ce n'est pas de la catholique Europe, c'est de la protestante Amérique qu'est arrivé jusqu'au Saint-Père, ce souffle de rénovation."

Puis M. Bérenger parle de la résistance du clergé français, des efforts de Lavigerie et des espérances suscitées chez les jeunes prêtres :

" Tant d'âmes adolescentes qu'opprimaient la vétusté glacée des séminaires, accueillirent d'une frémissante joie la parole qui les lançait vers ce siècle dont elles rêvaient. L'Eglise de France, attachée à la monarchie comme une vivante au cadavre d'une morte, respira quant furent brisées ses bandelettes vieilles. La nouvelle promotion des séminaires que fascinaient les changements de la science et de la démocratie, aspira à remplir une mission militante."

M. Bérenger mentionne les disciples des Manning, des Ireland, tels que les abbés Lemire, Joignaux, Klein, etc., et de plus, il se demande si ce bel essai de réconciliation entre l'Eglise et le siècle aboutira.

Pour cela elle ne devra plus se mettre en hostilité avec le siècle ; mais en accord avec la science :

" L'astronomie et la philologie, sciences jadis redoutables aux Livres saints, seront approuvées et cultivées par l'Eglise. Arrière les préjugés du Syllabus et les rigueurs de l'Index !

Si Galilée revenait, l'Eglise le glorifierait. La science